

Gildas Trévetin
Les chaos de l'Aven



Roman

Auto édition

Mes remerciements de tout cœur
à **Marie-Claude Gaillard**
pour sa précieuse collaboration
et son soutien quotidien

Auto édition Gildas TREVETIN
Tous droits réservés

Dépôt légal à parution
ISBN 978-2-9549640-0-3

Gildas Trévetin
Les chaos de l'Aven

Roman

CHAPITRE 1

Un silence inattendu règne ce matin sur Pont-Aven. Déjà les peintres amateurs et quelques professionnels se sont mis au travail. Sous le soleil, l'eau et les toits d'ardoise scintillent de mille lumières fugaces ou permanentes, agressives ou douces. Aurore s'est installée à côté du célèbre café afin d'embrasser du regard la place Gauguin. Son pinceau glisse sur la toile. Le soleil qui est de la partie l'inspire et par magie sa palette de couleurs se transforme. Sur la toile se profilent la rue Botrel, la rue Emile Bernard qui s'échappe vers la campagne. Elle entrevoit, là-bas, un pan de la mairie. Au moins trois peintres se sont installés devant le musée qui la jouxte. Elle aimerait bien mettre dans son tableau la librairie installée aujourd'hui à la place de la fameuse pension Gloanec qui accueillait Gauguin et sa bande entre 1886 et 1895.

En quelques mois, depuis son installation à Pont-Aven, Aurore Ferrera s'était plongée dans le monde de la peinture. Elle avait noué des relations avec les peintres et les galeristes, pris des cours du soir. Un jour, elle entendit parler d'un concours qui se déroulait dans une dizaine de villes en Bretagne. Parfois Sandra sa fille l'accompagnait. Comme sa mère elle s'était immergée dans le monde de la peinture.

En ce début de juillet donc, une cinquantaine de toiles vont naître à Pont-Aven. Le comité du Pinceau d'Or a réussi à s'entendre avec les gens de Pont-Aven, la mairie, le musée. La finale du concours se déroule aujourd'hui. Cette finale du Pinceau d'Or vient clore les festivités marquant le centenaire du départ de Paul Gauguin pour le Pacifique. Le public a été nombreux. Parfois on se bousculait pour aller admirer l'exposition au

musée. Les flashes crépitaient. Chaque jour des journalistes de Paris sont venus photographier le Christ-Jaune. Aurore avait proposé ses services aux responsables. Elle participait à tout.

Tôt ce matin au bord de l'Aven le petit port qui sommeillait encore et les deux collines couvertes de maisons a accueilli les peintres amateurs. A présent, la rue Botrel et la rue Brizeux qui longent la rivière sont peuplées de peintres debout, assis, perchés sur l'escalier de la maison de pierres, accroupis sur le parapet du pont qui délimite le port. Quelques uns, intrépides, ont posé leur chevalet sur la cale avant que la marée soit haute. Chacun, chacune essaye de cerner un arbre, une maison, un bateau.

Tout le monde semble surpris par ce grand voilier blanc immatriculé dans un port de Méditerranée, qui ajoute à la ville une note insolite. Aurore a posé plusieurs fois la question pour savoir qui était le propriétaire de ce bateau. Apparemment, personne ne connaît la raison pour laquelle il est venu s'ancrer là.

Aurore pose son pinceau, respire fort et décide d'aller flâner le long de la rivière. Elle jette un coup d'œil aux peintres concurrents, apprécie certains styles, regrette un tableau impressionniste représentant sa maison ou un autre aux couleurs trop vives évoquant le feu derrière chez elle.

Elle observe les aulnes. Elle les a apprivoisés au fil des années. L'Aven est peut-être le seul cours d'eau qui offre un étiage suffisant pour satisfaire les racines goulues de ces arbres. Ont-ils été témoins de scènes impliquant Gauguin, Emile Bernard, Sérusier. Ou encore Emile Jourdan brillant peintre qui mourut à l'hospice de Quimperlé dans l'oubli. Difficile d'imaginer Pont-Aven sans les aulnes. Ils donnent une splendeur sauvage au Bois d'Amour. Leurs feuilles ovales délicatement dentelées à l'extrémité échancrée, fournissent aux peintres un motif de choix.

Yves De Cosmao assis sur sa chaise pliante, se levant par instant pour vérifier une couleur ou pour ajuster un trait ne dessine pas un aulne. Sur sa toile, figurent déjà des hortensias. Ce sont ceux qui ornent la colline d'en face. En regardant la peinture, Aurore ne peut que s'exclamer :

– Mais vous allez décrocher un prix ! Quelle finesse ! Quelle exactitude !

– Ah, bonjour, fait le vieil homme, vous êtes toujours de la partie. C'est normal, vous habitez Pont-Aven.

– Oui, j’habite la maison blanche, en face. J’espère qu’elle ne figurera pas sur votre œuvre.

– Quel terme vous employez, chère Aurore ! Vous êtes trop gentille, trop indulgente.

– Vous m’avez bien dit, Monsieur De Cosmao, l’autre jour à Camaret que vous peigniez depuis l’adolescence.

– Je n’ai pas peur des embruns, mais ce jour-là le soleil ne nous aidait pas tellement. J’y suis retourné pour croquer la tour Vauban. Pour m’amuser.

Voici deux ou trois ans qu’elle croise dans le concours du Pinceau d’Or l’armateur en retraite. Il lui a appris que sa passion pour la peinture remontait à sa jeunesse. Mais devenu armateur il n’avait plus le temps pour cette distraction, préoccupé qu’il était par la traque au thon en Afrique et la recherche perpétuelle d’une meilleure rentabilité.

– Je sais, lui disait-il, vous n’aimez pas entendre parler de rentabilité, mais c’est la réalité ma chère Aurore !

A chacune de leurs rencontres il se fait un plaisir d’éclairer Aurore de ses connaissances sur le passé de la Cornouailles, du Léon et du Trégor. Pour plaisanter, parfois il qualifie le vannetais de breton trop aride. Il ne parle pas des habitants de Vannes mais de la population qui parle le breton avec cet accent caractéristique.

L’année dernière, à Concarneau en attendant les résultats du Jury, il avait proposé à Aurore de lui faire visiter le musée. Il lui avait appris en rentrant que le puits situé pas loin du musée avait été érigé avec des pierres provenant du château de Keriulet. Quelques semaines auparavant il avait applaudit Aurore et sa troupe de théâtre qui jouaient une pièce évoquant sa splendeur.

– Pardonnez-moi, Aurore. J’aimerais bien vous poser une question. Une question douloureuse. Je ne comprends pas pourquoi...Vous n’avez pas porté plainte lors de la répétition de théâtre. On vous avait demandé de vous dévêtir !

– C’est compliqué, Monsieur De Cosmao, c’est de l’histoire ancienne. Bon, je retourne à mes petits tableaux, je vous laisse. Je parie que vous aurez un prix. »

Elle revient vers la place Gauguin où sa toile l'attend. La foule est de plus en plus nombreuse. Des femmes et des hommes s'immobilisent par instant près des artistes amateurs leur demandant d'expliquer le choix de telle couleur, de telle idée. Pourquoi une peinture ? Un dessin ? Une gravure ?

Aurore progresse dans la foule et les propos de Monsieur De Cosmao la troublent. Elle revit la scène, au théâtre, ses protestations, ses cris d'indignation. Et le lendemain, le metteur en scène qui disparaît de Pont-Aven. L'instituteur en retraite qui réussit à faire jouer les troupes pour donner la grande représentation. Elle Aurore qui joue son rôle, sans motivation, sans enthousiasme. Depuis, elle ressent comme un détachement de cette petite cité où auparavant tout le monde la saluait, l'embrassait. Les peintres n'hésitaient pas à lui demander un avis. Beaucoup d'habitants lui avaient proposé de prendre des initiatives lors de la fermeture des conserveries de petits pois.

Sur la place de la mairie, parmi quatre ou cinq peintres amateurs le comédien ayant tenu le rôle d'Emile Bernard se met à déclamer au micro une lettre que le peintre avait écrit à Schuff.

– Mon cher Schuff, les Gauguin et autres, des gens qui ne vivent que sensuellement. Voyez les Christ de Gauguin, ils sont humains, ils sont de ce monde, c'est-à-dire des abstractions et non pas des spécialités. Le Christ, étant Dieu, c'est-à-dire étant une spécialité n'a point pleuré de larmes bêtes sur de belles mains veinées. Tout cela, c'est du Gauguin, c'est-à-dire l'adoration de soi-même, du profane pur, du Renan. Voilà pourquoi j'ai toujours détesté le Christ de Gauguin. C'est l'égoïste qui pleure sur lui-même. Où est la grandeur du sacrifice ? Qu'est-ce que c'est la couleur ? Une séduction des sens...

Aurore s'installe devant son chevalet. Elle va peaufiner sa peinture en écoutant la lettre d'Emile Bernard. Le comédien poursuit sa tirade :

– Vous êtes, cher ami de toutes les révolutions d'idées des Gauguin et autres, gens certes de grand talent mais fort petits auprès des Vinci, des Michel Ange ou le moindre des primitifs.

Aurore pense qu'il n'a pas tort. Soudain elle décide de dessiner, à droite en haut, un timbre représentant le célèbre peintre.

– Bonjour, Aurore.

L'artiste sursaute, lève son pinceau et regarde sur sa gauche. Elle reconnaît Didier, dans la pièce il incarnait le rôle de Gauguin. Comme à son habitude Didier semble content de lui.

– Tu avais disparu de la circulation, dit-elle.

L'homme sourit ; hausse les épaules et répond de la manière la plus naturelle possible, qu'après la représentation de la pièce il n'avait plus rien à faire à Pont-Aven et qu'il est parti voir ses parents en Charente où il a pu participer à un festival de musique traditionnelle près d'Angoulême.

– J'ai retrouvé des potes, des musiciens. Et puis je suis revenu te voir.

– Tu ne peins pas ? Tu ne participes pas au concours ?

L'homme d'une trentaine d'années avoue qu'il préfère aller à la pêche, ou marcher le long de l'Aven, jusqu'à sa source plutôt que rester immobile devant une toile. Aurore sourit. Elle reconnaît bien le personnage. Pendant les répétitions il ne cessait de passer d'un sujet à l'autre, parfois il faisait des efforts pour dissimuler son peu de connaissance de la peinture. Il déclama même sa passion pour le théâtre, pour les grandes reconstitutions et un soir, s'avancant dans la cour, il lança cette tirade : « Quand je suis revenu de Tahiti, j'allais me baigner sur la plage de Saint-Nicolas. Evidemment j'étais à poils comme dans le Pacifique et les gens de Pont-Aven, effarouchés, scandalisés, racontaient que j'allais tremper mon pinceau dans l'océan. »

Cet après-midi, sous le soleil, l'homme est moins hardi. Néanmoins il ne peut s'empêcher d'évoquer les relations ambiguës entre Gauguin et Emile Bernard, alors que sur sa toile Aurore entame le toit de la pension Gloanec. Et bientôt, avec un pinceau plus fin, se met à dessiner un timbre dans lequel en un quart d'heure elle parvient à esquisser le portrait de Gauguin. Didier continue de parler :

– Mes parents sont allés au Louvre. Ils ont été ébahis par la Joconde. Mais, tu sais, des gens disent que c'est une image qui suscite un effet collectif de dérision. Elle serait trop starifiée. Tu vois, le public est parfois trop grégaire pour comprendre. Il y a même des spécialistes qui se demandent si ce chef-d'œuvre technique représente un homme ? Une femme ? Léonard de Vinci ?

Aurore rit, elle devine bien que Didier a dû lire cette tirade dans un texte quelconque. Elle le sait inventif. Certains soirs il essayait de se lancer dans des discours pseudo politiques. Aurore s'esclaffait avec les autres comédiens. Qui est vraiment cet homme que le metteur en scène mettait à chaque instant en avant en laissant entendre qu'ils s'étaient rencontrés dans un cours de théâtre ? Elle ne comprend pas encore la raison pour laquelle Didier s'est éclipsé au lendemain du succès de la pièce.

– En fait, je voulais t'inviter à dîner ce soir. C'est dommage que les évènements... Enfin, le film aurait pu se faire... Ce jour-là tu étais déconnectée, peut-être dépressive. Pont-Aven a perdu gros.

Elle reprend son pinceau, regarde ce Didier droit dans les yeux et lui lance :

– Pourras-tu répéter cela à la presse locale ? Et ma pudeur, qu'en fais-tu ? Soyez contents que je n'aie pas porté plainte contre ce Jimmy et ses acolytes.

– Je te présente mes excuses. Bon, je t'invite à dîner ce soir.

Les gens se pressent sur la petite place, se dirigent vers la salle des fêtes dans laquelle dans une demi-heure les œuvres réalisées aujourd'hui seront exposées. Aurore se dépêche, vérifie une dernière fois si un détail de sa toile ne risque pas de jurer avec l'ensemble. Des enfants qui la reconnaissent l'entourent. Elle aperçoit quelques notables des environs. Elle comprend d'emblée qu'ils l'évitent. Monsieur De Cosmao apparaît sur la petite place, s'approche d'elle et applaudit à son œuvre. Elle rougit. Pour Yves De Cosmao il ne fait aucun doute qu'elle aura un prix, que le jury ne pourra pas faire autrement. Le vieil homme lui tend maintenant un petit livre.

– C'est un livre sur l'histoire de votre belle cité. Vous verrez, vers 1830 l'Aven la coupait en deux portions d'égale étendue. Les moulins y étaient nombreux par rapports au nombre d'habitations. Quand ces moulins étaient en activité, surtout les jours de foire et de marché, ils faisaient un bruit épouvantable. Et vous savez, à l'époque le commerce de Pont-Aven était constitué par le port où transitaient du bois, du charbon, du cidre.

*

Sur les murs du restaurant cohabitent un tableau récent qui représente la chapelle de Trémalo et un autre honorant un ancêtre de la famille, peut-être le propriétaire du moulin qui a été transformé en restaurant. Dans un coin de la salle, Gauguin est à l'honneur : les lavandières à Pont-Aven. Pendant les répétitions de la pièce, les comédiens venaient dîner là.

Aurore s'était souvent interrogée : « ce metteur en scène tenait-il à faire un spectacle sérieux ? ». Ce soir, dans cet endroit clair, près de l'ancien vilebrequin devenu une poutre principale de la salle, pourra-t-elle enfin connaître le fin fond de l'histoire ? Elle n'oublie pas que Didier – avec lequel elle est attablée – ne l'avait pas défendue lorsque Jimmy, le fameux metteur en scène, lui avait soudainement proposé de se dévêtir, pour évoquer le tableau des Baigneuses. C'était la veille de la répétition générale et la nuit était déjà tombée sur Keramperchec. Elle avait hurlé d'indignation, de rage. Didier s'était contenté de l'observer ricanant presque alors que les comédiens s'étaient rassemblés autour d'elle, pour la protéger. Déjà le metteur en scène commençait à s'impatienter, s'énerver. Il parlait même de faire appel à des comédiens professionnels.

Didier vient de commander une sole marinière.

– C'est bête, ton geste, je suis sûr que Jimmy n'avait pas d'arrière-pensées. C'est de l'art, du théâtre. Avec la beauté en plus !

– Arrête, sinon je m'en vais.

– Ne te fâche pas, tu n'es pas cool.

Excédée, elle s'efforce de se dominer, se verse un verre de vin et réalise qu'avec un tel interlocuteur désinvolte, voir grossier, elle ne pourra obtenir aucune réponse aux interrogations qui lui trottent dans la tête. Pourquoi le metteur en scène lui avait-il demandé de se dévêtir alors que les caméras s'étaient mises à tourner, par hasard, Pourquoi pendant des semaines Jimmy la surprenait-elle en exigeant qu'elle relève ses cheveux, qu'elle ne porte pas une robe trop longue, un chemisier trop opaque ? En outre, elle le constate maintenant, une sorte de conspiration amicale l'acculait à se soumettre aux ordres de Jimmy.

Elle attaque de biais : « J'aimerais bien savoir quelle fantaisie vous est passée par la tête la veille de la générale. Pourquoi es-tu parti sans prévenir personne ? Heureusement l'instituteur en retraite a accepté de jouer le rôle de Gauguin.

– On n'est pas bien ici ce soir ? Arrête de remuer le passé. Bon, ça été dur pour toi, mais la terre continue à tourner. On m'a bien reproché de me tromper dans mon texte, de mélanger les dates, de confondre les peintres, Paul Bernard, Emile Sérusier ? Emile Gauguin. Non, évidemment je veux dire Paul Gauguin. Oh il me plaisait bien ce Gauguin, il vivait à crédit. Pour lui, la fin justifiait les moyens. La fin, c'était de peindre. Pour les moyens, il osait. Il faisait le coucou dans les ateliers de ses collègues les plus argentés...

Aurore sourit, tristement malgré tout. Doit-elle plaindre cet homme qui s'amuse de tout et de n'importe quoi et qui se croit au dessus de la mêlée ? Comme un forcené pense-t-elle, il rame dans un étang de médiocrité.

Le brouhaha de la salle attenante s'amplifie. Bientôt le silence s'établit. Six personnes viennent de pénétrer dans le bar, se dirigeant vers les quelques marches qui mènent au restaurant. Trois hommes et trois femmes enveloppés de la fumée de leurs cigares vont s'attabler dans le coin, juste au-dessous des lavandières. Les trois hommes, à tour de rôle se font photographier avec Olga. Olga qui a remporté le Pinceau d'Or à Pont-Aven aujourd'hui. Olga qui a étonné tout le monde car le règlement stipule que le gagnant doit avoir participé à plusieurs journées de peinture dans l'année. Or c'était la première apparition dans le concours de la nouvelle galeriste de Pont-Aven.

A l'issue de la proclamation des prix, Aurore n'a pas osé demander son avis à Yves De Cosmao qui s'est éclipsé. Quand à Claudine, dont l'ami est un peintre célèbre à Pont-Aven, elle était atterrée. Claudine a peint pour le concours la station d'épuration et ce tableau visiblement a déplut à certains élus. Plusieurs ont fait des réflexions amères. D'autres peintres amateurs, avant de quitter Pont-Aven, ont cherché à savoir qui était cette Olga. Sur cinq jurés un seul a voté contre. En outre, nul ne comprend la

raison pour laquelle une banque parisienne est venue soudainement chapeauter le Pinceau d'Or.

Olga lève son verre de champagne, continue à se faire photographier, elle vient même faire la bise à Didier. Aurore est intriguée. Didier commande une bouteille de champagne.

Avant de le rejoindre au restaurant Aurore était passé chez elle et en avait profité pour annoncer par téléphone à sa fille la nouvelle surprenante. Sandra était également sidérée. Une nouvelle venue au concours, remportant le prix annuel !

Aurore observe la reine de la soirée. Celle-ci ne cesse de fumer, de vider des coupes de champagne, elle se met par instants à fredonner des airs à la mode. Ses voisins l'applaudissent, la complimentent sans arrêt.

Didier sort de sa poche un cigare, se met à fumer, Aurore reçoit toute la fumée en pleine figure. Il recommande une bouteille de champagne comme s'il participait à l'évènement.

– Didier, dis-moi qui est cette Olga ? Comment a-t-elle pu obtenir le premier prix ?

– Tu deviens chiante... Cool, cool. Peut-être que si tu avais coopéré un minimum avec Jimmy tu aurais pu être la reine ce soir.

– Quoi ? Explique-toi. Tu exagères. Et dis-moi comment ça se fait que sur sa toile représentant le puits de Keramperchec apparaisse le même timbre que sur mon tableau ? La lauréate est-elle si douée en peinture ? Pratique-t-elle la télépathie ou bien un pigeon voyageur s'est-il empressé d'aller lui souffler l'idée ?

– Je reviens, ma poulette. Calme-toi. On va faire la fête.

Dans la salle le silence revient. La femme désemparée sent maintenant les regards se tourner vers elle. Olga la dévisage, la nargue même. Le dessert, une glace, arrive. Cela lui permet de respirer un peu. De reprendre une contenance. Mais pourquoi Sandra, lors de la communication téléphonique de la fin d'après-midi, lui a-t-elle recommandé avec insistance de ne rien faire, même si le premier prix qui a été attribué à Olga leur apparaît choquant. Y a-t-il un rapport entre cette soi-disant artiste débarquée soudainement et certains faits de la répétition ? Aurore s'étonne même de se poser la question. Elle se sent lasse.

Didier Bordier revient, cigare aux lèvres, son habituel panama sur la tête. Il porte un accordéon diatonique et bientôt il lance quelques notes, joue un air. Olga applaudit. La salle applaudit. Le musicien reprend place à sa table, sourit à Aurore. Il veut trinquer avec elle.

– Non merci, j’ai assez bu ce soir, je vais me retirer. Je suis fatiguée.

– La partenaire de Gauguin ne peut pas l’abandonner comme ça. Ne fais pas la gueule, viens au fest-noz à Keramperchec.

Un bruit de chaises interrompt les conversations, Olga s’est levée. Son voisin s’empresse de lui apporter sa veste de velours. La joyeuse équipe salue les autres clients. Didier avec son accordéon diatonique rejoint prestement Olga. Aurore reste assise, dans son coin, jette un coup d’œil par la fenêtre. Un cygne glisse sur l’eau. Elle règle l’addition et sort dans la nuit en fête. Elle emprunte le petit pont et elle a hâte de s’enfermer chez elle. Le cygne a déjà disparu.



Gildas Trévetin cherche à allier le romanesque à l'action militante. Né handicapé physique, il combat les préjugés et veut contribuer à un changement des mentalités. L'observation de la société, la culture en général et l'histoire en particulier le conduisent à rejeter toute résignation.

Les chaos de l'Aven

Un silence inattendu règne ce matin sur Pont-Aven. Déjà les peintres amateurs et quelques professionnels se sont mis au travail. Sous le soleil, l'eau et les toits d'ardoise scintillent de mille lumières fugaces ou permanentes, agressives ou douces. Aurore s'est installée à côté du célèbre café afin d'embrasser du regard la place Gauguin. Son pinceau glisse sur la toile. Le soleil qui est de la partie l'inspire et par magie sa palette de couleurs se transforme.

**Intrigue familiale, ancrée dans la société post 68,
« les chaos de l'Aven » sont aussi
une promenade documentée
autour de l'Aven et de ses peintres.**



Gildas Trévetin et son équipe en enquête documentaire à Pont Aven
Voir la « galerie photo » sur le site www.gildas-trevetin.com

ISBN 978-2-9549640-0-3